

compagnon, la renommée me l'a fait connaître. Tous ressentait pour lui la plus haute estime et la plus franche affection ; tous connaissaient l'étendue de son génie ; tous admiraient sa science profonde ; tous le regardaient comme une des gloires du Canada. Aussi, j'en suis persuadé, sa perte dut être la cause d'un regret bien amer, non seulement pour votre Institution, mais encore pour tout le pays." Je n'ajoutai rien à ces paroles si vraies, mais je sentisse rouvrir dans mon cœur une plaie que le temps n'avait pu cicatrifier dans l'espace de six années.

Enfin je montrai à l'étranger le lieu, où sont les restes du vénéré Messire Girouard, fondateur de ce Collège.

Je lui racontai en peu de mots, les principales époques de sa vie, le bien immense qu'il avait opéré pendant sa carrière, le dévouement et le désintéressement sans bornes dont il avait fait preuve en maintes occasions. Frappé de la beauté de cette vie, le visiteur s'écria : "Salut et respect à la cendre du vénérable Prêtre, qui dota son pays d'une institution si utile." Et il ajouta : "Cet humble cimetière est vraiment un lieu de grands souvenirs : tous ceux qui y dorment méritent que leur mémoire ne s'efface jamais."

Nous avions fini la visite du Collège et du cimetière ; le digne prêtre que j'avais eu le plaisir d'accompagner, prit congé de moi, en protestant qu'il conserverait toujours un bon souvenir de l'Institution qu'il venait de visiter.

PETITES CAUSERIES SCIENTIFIQUES.

(III.)

Ernest. — C'est aujourd'hui, Edmond, que nous parlons des oiseaux ?

Edmond. — Je ne demande pas mieux. Mais d'abord as-tu lu la brochure de M. l'Abbé Provencher sur les oiseaux insectivores ?

Ernest. — Oui. Et je l'ai lue avec le plus vif intérêt. Tiens la voici, je l'ai justement avec moi.

Edmond. — Et qu'en penses-tu ?

Ernest. — Ce que j'en pense ! oh ! c'est que j'éprouve un regret mortel maintenant d'avoir tué tant de petits oiseaux pendant mes vacances. Et dire que j'en ai tué d'éminemment insectivores comme les Tritris et les Pies. Car il me semble avoir compris que les Tritris sont parmi nous les Batteurs de corbeaux et que les

Pies sont les Pique-bois, les Pivarts.

Edmond. — Oui, c'est cela. Et tu en as tué beaucoup d'autres je pense ! Ernest. — Oui je le confesse à ma honte, j'ai tué beaucoup de grives. Et les étourneaux et les goglus, les pauvres malheureux, je les ai immolés aussi sans pitié. J'étais si fier, quand ma carniassière en était pleine ! Insensé que j'étais ! Edmond. — As-tu poussé la barbarie jusqu'à les dénicher même ? Ernest. — Oh ! pour cela, non. Mais il y en a tant d'autres qui le font ! En vérité, quand je pense au ravage considérable d'un seul : quand je pense que d'un bout à l'autre du pays, les enfants se rassemblent : quand je pense qu'il y a ainsi des milliers et des milliers de massacreurs de petits oiseaux, je reste effrayé devant le nombre incalculable de victimes qui doivent succomber annuellement. Oh ! s'il était possible d'arrêter un tel mal ! Je suis bien déterminé pour ma part, c'est fini ! Je voudrais en ce moment tenir tous les gamins qui tuent les oiseaux. Je leur secouerais le bras, et je leur dirais : petits malheureux, prenez donc garde ! Ne voyez-vous pas que les oiseaux que vous tuez, sont les plus grands destructeurs des insectes, et que les oiseaux morts, les insectes nous mangent en nous mangeant notre pain.

Edmond. — Je suis heureux, Ernest, de t'entendre parler de cette façon. Au reste je n'ai jamais douté de ton bon cœur, et je suis bien convaincu que c'est plus par légèreté que par malice que la plupart des enfants s'acharnent ainsi à la destruction des oiseaux. Si je voulais me livrer à des considérations philosophiques je te dirais même que cette fureur de destruction, universelle chez l'homme, est une conséquence rigoureuse du sentiment qu'il a de sa supériorité dans la création et de sa royauté sur la terre. Acte d'orgueil qui nous coûte cher cependant, bien cher, et qui nous humilie d'une manière terrible en nous écrasant en quelque sorte du souvenir vivant de votre chute et de votre dégénération profonde. Car je suis persuadé que nos premiers parents n'exerçaient pas comme nous leur domination. Tout était ordonné pour leur bonheur et pour leur service. Il disaient donc aux animaux de venir et ils venaient ; ils leur disaient de s'éloigner et ils s'éloignaient. Non, ce n'était pas en les tuant, qu'ils exerçaient sur eux leur empire, et les animaux ne leur nuisaient pas non plus ; il n'était pas à craindre que les insectes endommageassent les beaux fruits dont le Paradis Ter-

restre était plein. Oh ! que les choses sont bien changées maintenant ! Les animaux, comme la terre et comme les éléments, se sont révoltés contre l'homme : ils ne lui obéissent plus et ils lui disputent même jusqu'à la nourriture dont il vit. L'homme qui sent toujours qu'il est le dominateur, qu'il est le maître, qu'il est le roi, l'homme se révolte à son tour contre l'insubordination du monde ; et ne pouvant plus commander par la parole, il commandera par la force. Voilà pourquoi il exerce sa force et il tue. On aperçoit ensemble sa grandeur d'origine et sa petitesse actuelle : Oh ! que le contraste est frappant ! Encore si les hommes n'ajoutaient pas à leur propre malheur ! mais non. Il semblerait que c'est leur nature aujourd'hui d'être en proie à une espèce de vertige ou de fureur, sans le choc douloureux de sa déchéance et de sa royauté, et que c'est sa consolation de se venger impitoyablement sur les êtres inoffensifs même en se causant des chagrins, des dommages et des ruines. Les premières générations humaines encore plus que nous ont dû souffrir de la façon la plus atroce de ce grand combat qui se livrait dans leur cœur. Peu à peu la pensée actuelle de cette lutte s'est effacée des esprits. Le sentiment, au contraire, en est resté vivace et profond. L'organisation tout entière s'en est en quelque sorte imprégnée ; il a été transmis d'âge ; et c'est ce qui explique comment il se fait aujourd'hui que sans en avoir conscience et comme si c'était un instinct, l'homme est universellement porté à exercer la violence, l'esclavage et la mort à l'égard de ces animaux qui lui obéissaient si respectueusement autrefois.

Ernest. — Sapristi ! si c'est là de la philosophie, Edmond, tu tacheras d'en faire désormais aussi souvent que possible. Oh ! quelles idées magnifiques tu viens de m'exprimer là ! Je n'ai jamais senti si fortement les charmes de la vérité pour l'esprit. Cela me fait penser aux ravissements inimaginables que doivent éprouver dans le Ciel les anges et les saints qui contemplent Dieu face à face. Car Dieu, c'est la vérité, n'est-ce pas ? Je me représente Dieu comme un foyer d'un éclat extraordinaire d'où les plus sublimes idées jaillissent à l'infini et exaltent tellement les élus que ceux-ci tombent dans une extase éternelle.

Edmond. Ce n'est pas trop mal. Il peut bien se faire que tu aies autant de disposition pour la philosophie que pour l'histoire naturelle. A la bonne heure. Mais